



À gauche, une toile datant de 1951. À droite, chapeau Stephen Jones pour une robe haute couture printemps-été John Galliano, 2007.



Imaginée par Maria Grazia Chiuri, robe matelassée « Baiser Rouge », haute couture printemps-été 2017.



L'artiste devant le temple Toji à Kyoto pour le défilé Dior Fall 2025.

C'est une silhouette menu, précise, à la fois pudique et évocatrice, qui se glisse dans les grandes heures de la mode – le défilé Dior dans les jardins glacés du temple Toji à Kyoto, le 16 avril dernier – et de la photographie – Les Rencontres d'Arles 2025 et le prix Dior de la photographie et des arts visuels pour jeunes talents, le 10 juillet – avec cette grâce particulière qui est sa signature. La silhouette entière de Yuriko Takagi est une ode à la mode la plus architecturée et à la juste mesure. Sa natte plate tressée comme une broderie transforme ses longs cheveux argent en léger ornement. Sa lourde boucle d'oreille s'y niche à gauche par à-coups. Et tout son être, entre la parfaite miniature et la guérrière prête à bondir, paraît condensé comme un élixir qui ne demande qu'à se répandre. Lorsqu'elle a remis le prix Dior 2025 à Joel Quayson, jeune étudiant néerlandais d'origine ghanéenne à l'Académie royale des arts de La Haye, pour sa vidéo poignante *How Do You Feel*, elle a parlé fortement, sans détour, de cet instinct qui crée l'artiste et qu'il doit préserver du monde extérieur.

Christian Dior raconte en 1955 lors d'une conférence (1) : « Je voulais être architecte ; étant couturier, je suis obligé de suivre des lois, des principes d'architecture. (...) Il est tout à fait juste de parler d'architecture à propos d'une robe. Une robe est construite, et elle est construite selon le sens des tissus. (...) C'est le secret de la couture et c'est un secret qui repose sur la première loi de l'architecture : la gravité. » Cette devise sied à Yuriko Takagi qui joue de l'air et du mouvement et fait danser la mode devant son objectif. La citation, choisie par Olivier Saillard, historien français de la mode et directeur de la Fondation Azzedine Alaïa, ouvre le livre *Dior par Yuriko Takagi* (2). Sous son objectif, toiles et créations haute couture s'animent, récréant ce que le couturier nommait « le mouvement de la vie ». Le festival photo de Kyoto, Kyotographie, l'avait superbement mise en scène dans le palais Ninomaru au Nijo-jo, le château féodal de Kyoto, haut lieu du patrimoine impérial, pour sa 11^e édition en 2023. « Je vis en dehors de Tokyo, à la campagne, entourée de montagnes et des bruits de la nature », nous dit cette

DISTINGUO

YURIKO TAKAGI

La photographe qui fait danser la mode

Les subtiles images de cette Japonaise qui a l'art de faire bouger les robes et les mannequins comme des ballerines devant son objectif sont rassemblées dans un beau livre, célébrant l'œuvre de Dior à travers les époques. Portrait d'une artiste voyageuse et audacieuse.

par Valérie Duponchelle

YURIKO TAKAGI : YURIKO TAKAGI/CEC/CEC/YOUNG



grande voyageuse qui a photographié, avec la même concentration et la même quête du beau, les grands couturiers et le vêtement vernaculaire, l'élégance du costume traditionnel sur les routes, de l'Iran à l'Afrique, de l'Inde au Moyen-Orient et à l'Amérique latine. Sa voix est posée. « Je suis née à Tokyo (en 1951, NDLR). Mon père travaillait pour une société commerciale à New York, ce qui était rare à l'époque pour un Japonais. Ma mère et moi l'avons suivi quand j'ai eu 3 ans et demi. On y est restés un an et demi. Ma mémoire visuelle est très défaillante, depuis toujours, mais mon père faisait des photos et de petits films, c'est la source de mes souvenirs. C'était le New York des années 1950, une période vraiment excitante, j'étais habillée en jeans et chemisier comme une petite Américaine, ma mère était une parfaite maîtresse de maison, elle cousait tout elle-même, pour elle, en suivant la ligne A de Dior, et pour moi. Mon père a eu des problèmes de santé, on est rentrés au Japon et on a vécu alors un an au bord d'une plage, à Fujisawa, pas très loin, au sud de Tokyo. Je ne me souviens de rien, contrairement à ma sœur cadette, je ne sais pas pourquoi. Mon enfance fut heureuse, je n'ai pas de trauma à oublier. Mes parents m'ont raconté notre vie là-bas, je l'ai alors imaginée à partir de leur récit et des photos de mon école primaire. »

Sa vocation de photographe est-elle née de ce besoin de créer quelque chose à partir d'un sentiment diffus ? Yuriko Takagi rit de cette drôle d'idée brouillonne que partagent pourtant nombreux écrivains. « Mon éducation était plutôt à l'occidentale, mais pour le Nouvel An et les occasions vraiment spéciales, ma sœur et moi devions porter le kimono d'apparat. Ou le yukata, le kimono d'été en coton, pour aller voir les feux d'artifice. » L'idée qu'Amélie Matisse, l'épouse du grand peintre, ait porté le yukata chez elle de manière un brin débraillée la fait rire. Les épaules des Japonaises forment un triangle vu de dos, quand celles des Françaises forment un carré beaucoup moins doux et moins apte au kimono. « Mon père voyageait sans cesse dans le monde entier, nous laissant seules avec ma mère pendant de longues périodes. Alors, lorsque l'on me demandait ce que je voulais faire plus tard, je disais : femme au foyer ! Je ne l'ai jamais été, même si j'ai été mariée deux fois et que j'ai vécu en couple pendant treize ans. Je préfère voyager. Partir et revenir vers son foyer, c'est peut-être la vie d'un homme telle qu'une femme l'imagine, une façon de conjurer l'ennui... »

“ENFANT, LORSQUE L'ON ME DEMANDAIT CE QUE JE VOULAISSAIS FAIRE PLUS TARD, JE DISAIS : FEMME AU FOYER !”

Yuriko Takagi partage le nom de sa princesse Akiko de Mikasa qui épousa le frère cadet de l'empereur Hirohito, mais ses parents ont veillé à ce que les idéogrammes les différencient. « J'ai appris le graphisme au début des années 1970 au Japon, à l'époque des manifestations étudiantes. Ensuite, pour des raisons familiales, nous sommes partis pour le Portugal, puis, après dix-huit mois très heureux, pour l'Angleterre. J'ai étudié le stylisme à Nottingham. À l'époque, chaque nouveau look de Sonia Rykiel était très attendu. J'ai rencontré Paul Smith quand il était tout jeune, il avait une microboutique à Nottingham qui n'ouvrait que le samedi après-midi. Il est devenu un acheteur pour Browns, a connu tous les bons stylistes, il est resté cet homme généreux et proche de tous. Lorsque mes parents sont rentrés au Japon, je suis restée à Londres avec ma sœur pianiste.

Après mon diplôme, je ne trouvais pas de travail, je suis donc venue à Paris. J'aimais la petite boutique de Joseph à Londres, je faisais tous mes vêtements. Cela lui a plu, j'ai photographié mon travail pour lui, il a écrit une lettre de recommandation pour moi au designer Christian Aujard avec lequel je voulais travailler. Je suis restée free lance entre Londres et Paris, avec des missions l'été au Maroc où j'ai beaucoup voyagé, au sud, et où j'ai commencé à faire de la photo pour moi. J'étais pleine de doutes sur le système de la mode. J'ai appris la photographie comme ça. »

(1) Conférences écrites par Christian Dior pour la Sorbonne, 1955-1957, Éditions Institut français de la mode - Regard.

(2) « Dior par Yuriko Takagi », 156 p., Rizzoli.